

Urgences



Relever la trace artistique...

Danielle Fournier, *L'empreinte*, Montréal, VLB éditeur, 1988, 127 p.

Jacquelin Marcheterre

Numéro 28, mai 1990

Le roman comme poétique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025594ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025594ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urgences

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1927-3924 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Marcheterre, J. (1990). Compte rendu de [Relever la trace artistique... / Danielle Fournier, *L'empreinte*, Montréal, VLB éditeur, 1988, 127 p.] *Urgences*, (28), 112–113. <https://doi.org/10.7202/025594ar>

Tous droits réservés © Urgences, 1990

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Live

Relever la trace artistique...

Danielle Fournier, *L'empreinte*, Montréal, VLB éditeur, 1988, 127 p.

Des fils, tissés à ce récit, cette quête vaine de l'origine...

L'empreinte

Qu'est-ce donc lire, si ce n'est, à partir de l'écrit, *relever la trace artistique* du geste d'écrire, ce par quoi un livre, précisément, se fait ouvrage ?

Un détail, l'ombre d'un drame

Avant de lire *L'empreinte*, on voit d'abord une illustration, *La valse*, sculpture de Camille Claudel, au centre de la page de couverture ou à peu près. Sculpté dans le bronze, l'homme se découpe avec une force étrange et la femme, ciselée à même ce bloc de bronze d'où il émerge alors qu'elle se détache quand même de lui, *fait irrésistiblement corps* avec le sien, au point de disparaître à contre-jour dans ses bras. C'est là un détail sans doute, mais tout à la fois le recueil plastique d'un drame, l'histoire *gravée* de la rencontre de l'élève et du Maître, l'ascension dévouée d'une assistante, devenue au fil du temps le parfait Modèle de Rodin et l'amante, l'Inspiratrice de tous les instants... dont le déclin progressif trouve un terme tragique lors de la séparation, en 1893, de l'internement, où ce qui reste de cette femme sombre finalement dans la folie.

Un glissement de sens

Non seulement la sculpture ressortit au monde de l'Art, mais elle atteint, par un curieux glissement de sens, la littérature, la part de travail nécessaire à son accomplissement; figure du sculptural, la *ciselure* se confond néanmoins avec le geste d'écrire (ce qu'on nomme, parfois, la scription), elle le prolonge en quelque sorte, au point de favoriser la formation du livre et la transformation de l'écrit.

La ciselure investit de toute évidence le champ des minuties de *L'empreinte*.

La brisure amoureuse, le bris contenu de la phrase

Voilà un récit par le *je*, l'histoire d'un couple, Léonie Ander et K., dont la *relation* puise l'essentiel de sa portée signifiante sur un fond d'unité paradoxal où les contours de la liaison amoureuse ne se précisent qu'en vertu d'un alliage tumultueux de rapports basés sur la ressemblance et la différence. Narratrice, Léonie Ander (tout à tour et tout à la fois femme, amante, putain à ses heures, par ailleurs Vierge, Sainte Femme depuis l'avènement du Christ) multiplie les voix, fractionne le point de vue: *on* traite principalement de l'Autre, *on* parle alors de rupture inévitable, *on* évoque les scènes amoureuses où la parole ne va pas sans céder au déchirement et à

l'abandon, on nomme la continuation et le chevauchement des existences avec bonheur, on exploite le désir à fond... La phrase de *L'empreinte* avoue de cette manière le bris initial de l'identité, elle condense ce qui se trame lorsqu'on écrit, ce qui se passe quand on reporte sans cesse l'obstination du geste d'écrire. Lieu par excellence de la cassure différée, la phrase marque bien le dynamisme tourmenté d'une combinatoire vouée au recommencement *abimé*.

La production de la trace

Traversé par la perte (touché par la négativité au sens kristévien), *L'empreinte* ménage sur ce point précis une échappée de langage magistrale, un espace d'écriture resserré, limité par le regard et la vision du *sujet parlant* et cependant ouvert sur la connaissance de l'Autre. Outre le livre déjà construit, organisé, on reconnaît là l'ouvrage toujours projeté — selon l'idéalisation mallarméenne —, où l'art de sculpter interfère, où la ciselure fonde métaphoriquement la production de la trace.

La retouche

Ce récit pareil à tous les récits fragmentés, tout à fait différent, par ailleurs, en son morcellement, crée la perspective impérissable d'une retouche émouvante. *L'empreinte* touche le passage de la femme en ce monde à nouveau. La retouche va toutefois dans le sens d'une accentuation. Comme récit, *L'empreinte* souligne la trace même de ce passage, il insiste, par delà la peur, l'amour, le désir, la tristesse et l'ennui, l'épreuve et l'abandon, sur le *profil marqué de la passion amoureuse* — profil (auquel se greffe la figure mémorable, dramatique, de Camille Claudel) cependant repris au nom de la Femme.

L'implicite

Qu'est-ce donc lire quand la trace qu'on se plaît à relever se révèle, tout au fil de la lecture, si ramifiée qu'elle brouille la provenance et la position du sujet parlant, au point d'abolir l'origine de la parole? Lorsque séduit par l'empreinte, par l'écriture surtout, on avoue par là succomber à l'implicite, à la stratification de la trace relevée? Qu'est-ce donc lire, si ce n'est, depuis l'ouvrage maintenant, reconnaître ce que le geste d'écrire dispose en couches superposées, ce qui reste irréductiblement en suspens dans la formulation artistique de *L'empreinte*: tout le *tissu* de la pensée moderne?

Porter *L'empreinte*, alors, au rang de l'inépuisable, l'admettre à titre de puits intarissable.

Jacquelin Marcheterre